

Fils de l'homme, frère du peuple : voilà le théoriste

0. — La non-philosophie n'est pas un discours (un mode de la pensée-monde, une fabrique de l'homme comme être-du-monde) mais un usage théorique et pratique des discours ; son créateur est François Laruelle. En amont de la non-philosophie et faisant signe vers elle, Michel Henry, Serge Valdinoci, bref les philosophies de l'immanence radicale ; en aval de la non-philosophie et la radicalisant, la gnose rigoureuse du théoriste.

1. — Le théoriste dit : je suis de la non-philosophie le saint Paul, c'est-à-dire celui qui la met en ordre de marche et de combat.

1.1. — De combat contre quoi ? Le mélange (avec la) pratique, la mondanité et la stérilité théoriciens, et l'éternisation de la pratique-monde par et dans sa réforme (sa libéralisation) de dernière instance qui en découle.

1.2. — Cela requiert de rectifier la non-philosophie, de travailler le corps doctrinal de façon à y détruire l'amphibologie ruineuse du sujet, le clone transcendantal (du) réel, et de la pensée, l'organon d'usage apriorique des discours.

2. — Le théoriste dit : le théorisme est la théorie-méthode d'une rébellion qui ne serait pas du semblant.

2.1. — C'est la discipline de rébellion anti-philosophique (pour le canon) et non-religieuse (pour l'organon) dont l'énoncé « fils de l'homme, frère du peuple : voilà le théoriste » donne la formule, au sens où par exemple l'on parle en mécanique de la formule de la chute des corps.

2.2. — Si l'on décompose cet énoncé canonique, l'on obtient trois termes dont la détermination axiomatique est la suivante.

2.2.1. — On a l'homme d'abord, c'est-à-dire l'immanent radical ou le réel rien-que-réel, le réel en-personne ; c'est la cause de dernière instance de la rébellion qui donne à celle-ci échapper

aux positivités (mortifères) où, spontanément, elle retourne.

2.2.2. — On a le peuple ensuite, qui nest rien que la transcendance non thétique (TNT) ou le tranchant dune *pensée sans-sujet* (et partant aussi angélique quanti-humaniste) ; cest linstance de la rébellion qui rompt les cercles enchâssés de la mondanité à proportion de sa *faiblesse (de) pensée*, de la radicale fragilité de son tranchant.

2.2.3. — Entre les deux, « lié » à ces deux instances par une « relation » (transcendantale) de fraternité ici, de filiation là, on a enfin le théoriste, qui est sujet, mais sujet inouï car *sans-pensée ou rien-que-transcendental* ; cest le rebelle, le rebelle disjoint de « sa » rébellion, le rebelle qui ne se confond pas avec la rébellion quil détermine.

2.3. — Non-religieux est lordre méthodique qui articule *sans-s(p)écularité* lhomme, le théoriste et le peuple, ou le réel en-personne, le sujet-rebelle et la pensée-rébellion ; son élucidation *prescriptive* est homogène au déploiement du concept de *trinité unilatérale*, cest-à-dire à la destruction anti-philosophique dune double amphibologie : celle, identitaire ou contre-philosophique, qui caractérise les élucidations descriptives de limmanence radicale, et celle, dualitaire ou non-philosophique, propre aux pratiques immanentes de limmanence radicale.

2.4. — Le théoriste, ainsi, est la condition de *réalité* dune rébellion qui ne se payerait pas plus de mots que de bruits obscènes ou de pieux silence, cest-à-dire qui ne donnerait pas plus dans le bavardage théoriste, radical ou mondain, que dans les deux modes majeurs de corruption de la rébellion que sont la pratique extériorisante du terroriste et celle, intériorisante, du mystique.

3. — Le théoriste dit : le théorisme est lordre non s(p)éculaire qui *établit un sujet dans lélément filial du réel, pour le peuple grâce à la fraternité duquel, à loccasion, il pense* (dune pensée qui nest rien que son tranchant et même que lexercice de son tranchant).

3.1. — Fils, le théoriste lest sur un plan transcendantal en tant quil naît dans lélément du réel de dernière instance, cet immanent radical (ou matière-en-matière) quest lhomme en-personne.

3.1.1. — Le réel quest l'homme (sans participer de l'Être ou du Néant) ne faisant daucune manière monde, ne comportant pas le moindre résidu de transcendance, n'étant donc pas même immanent à son immanence (puisque ce rapport là serait nécessairement déjà en quelque manière transcendant), non seulement ne dispense pas du Monde ou de la transcendance, mais bien davantage y oblige : l'homme est voué au Monde, voilà ce qu'emporte sa détermination en dernière instance ; le Monde existe (des instances existent), l'homme nen est/nen a pas, et cest pour cela quil y est voué.

3.1.2. — Sauf que cette vocation ne peut pas engager l'homme en-personne, puisque ce serait le mélanger avec la transcendance ; il faut donc que ce qui naît ou, mieux dit : que ce qui est *établi* dans l'horizon du Monde à quoi l'homme est voué soit son *tenant lieu* (transcendental), cest-à-dire ce qui est dans le Monde (ou au contact du Monde) en dernière instance (et non pour soi) ; or, de cette *lieutenance* du réel, nous disposons du modèle parfait avec le Christ, qui sest lui-même dit « Fils de l'homme » (cf. *Matthieu*, 8, 20).

3.1.3. — Le théoriste naît en tant que fils de l'homme quil est en dernière instance ; cest la première instance de la réalité, la deuxième dans lordre trinitaire unilatéral, la réalité première du fils, sa lieutenance, étant requise à proportion de la radicalité du réel en quoi l'homme, le « vrai capitaine », consiste (ou plutôt dailleurs en quoi il *inconsiste* radicalement).

3.2. — Frère, le théoriste lest en tant que sa naissance radicale comme fils nimplique ou nenveloppe aucune pensée et dune manière générale aucune pratique : l'homme est en tant que (ou par son) fils établi auprès du Monde, mais il ne dispose daucun pouvoir dagir sur lui (ou en lui) ou même de le penser (puisquil ny a rien dautre à penser que le Monde).

3.2.1. — Le théoriste ne risque pas de donner dans le semblant, puisque par sa naissance, purement transcendantale, de fils de l'homme, le rebelle ne participe pas de lempirique ni même de la connaissance (apriorique) de lempirique. Il na dautre vocation que de faire valoir lordre (du) réel dans la réalité, dy imposer en creux, passivement, le sceau transcendantal de la *dignité* dont le Monde, structurellement, ne veut rien savoir.

3.2.2. — Reste que cela ne *suffit* pas, ou plutôt que cela suffit trop, que lon nest pas loin de fabriquer une sorte de sujet quiétiste nouvelle manière, sujet foncièrement indifférent au Monde et faisant tenir sa « rébellion » dans cette indifférence et dans la posture d'individualité

quil oppose unilatéralement au règne des mondanités spontanées et autoritaires.

3.2.3. — En sorte que, de la même façon que la radicalité du réel suppose la réalité et nen dispense pas (ou, en dautres termes, que la dernière instance suppose les instances et les reconnaît dans leur consistance), de la même façon *la pureté transcendante du théoriste, son impertinence quant à lempirique et à la gnose apriorique de lempirique, suppose un rapport tranchant au Monde.*

3.2.4. — La conclusion dès lors simpose, et la fraternité séclaire : nétant en lui-même capable de rien, ni de penser ni dagir, il faut bien que le théoriste (s)en remette à de la pensée ou à de lagir *mais en dernière instance seulement*, cest-à-dire sans (s)identifier à eux, et a fortiori sans (se) les approprier.

3.2.4.1. — Cette pensée ou cet agir de dernière instance, cest le peuple, ou l'Ange aussi bien, qui lexerce, qui en est le titulaire.

3.2.4.2. — Quant au théoriste, il pense ou agit sur le mode de la fraternité, en sorte que cest le peuple qui tranche, non pas le théoriste.

3.2.5. — Le rebelle ne cède ni sur la rigueur ni sur le tranchant dans la mesure où il ne décide pas plus de sa rébellion comme posture générale (le théoriste est rebelle dêtre voué au Monde, il lest de *naissance*) que de loccasion de sa rébellion (que lui fournit le Monde dans tel ou tel de ses états).

3.3. — Ceci de récapitulation : il y a de la rébellion parce que l'homme, en tant quil nest pas du Monde (et quil nen est pas de manière radicale, sans-reste, sans monde de rechange), y est voué, et que ça se passe très mal ; cette rébellion nest pas du semblant pour autant quon ne mélange pas rebelle et rébellion, sujet et pensée, transcendantal et a priori ; pour autant, donc, quon distingue unilatéralement une dernière instance (limmanent radical), les instances de la Maîtrise (cest-à-dire *la* transcendance), et entre les deux, ordonnés à sens unique selon le réel que nous sommes tous en dernière instance, dune part la subjectivité rien-que-transcendantale du théoriste, dautre part le prolétariat méthodique qui tranche (a priori) en vertu de sa fraternité avec le rebelle.

3.3.1. — Le sujet entre le réel et la pensée est comme la deuxième vertu selon les premières pages du *Porche du mystère de la deuxième vertu* de Péguy.

« Ce qui métonne, dit Dieu, cest l'espérance.

« Et je ne reviens pas.

« Cette petite espérance qui n'a l'air de rien du tout.

« Cette petite fille espérance.

« Immortelle. (...)

« La Foi est une Épouse fidèle.

« La Charité est une Mère.

« Une mère ardente, pleine de cœur.

« Ou une sœur aînée qui est comme une mère.

« L'espérance est une petite fille de rien du tout.

« Qui est venue au monde le jour de Noël de l'année dernière.

« Qui joue encore avec le bonhomme Janvier.

« Avec ses petits sapins en bois d'Allemagne couverts de givre peint.

« Et avec son bœuf et son âne en bois d'Allemagne. Peints.

« Et avec sa crèche pleine de paille que les bêtes ne mangent pas.

« Puisqu'elles sont en bois. (...)

« La petite espérance savance entre ses deux grandes sœurs et on ne prend seulement pas garde à elle.

« Sur le chemin du salut, sur le chemin charnel, sur le chemin raboteux du salut, sur la route interminable, sur la route entre ses deux sœurs la petite espérance

« Savance.

- « Entre ses deux grandes sœurs.
- « Celle qui est mariée.
- « Et celle qui est mère.
- « Et lon na dattention, le peuple chrétien na dattention que pour les deux grandes sœurs.
- « La première et la dernière.
- « Qui vont au plus pressé. (...)
- « Celle qui est à droite et celle qui est à gauche.
- « Et il ne voit quasiment pas celle qui est au milieu.
- « La petite, celle qui va encore à lécole.
- « Et qui marche.
- « Perdue dans les jupes de ses sœurs.
- « Et il croit volontiers que ce sont les deux grandes qui traînent la petite par la main.
- « Au milieu.
- « Entre elles deux.
- « Pour lui faire faire ce chemin raboteux du salut.
- « Les aveugles qui ne voient pas au contraire
- « Que cest elle au milieu qui entraîne ses grandes sœurs.
- « Et que sans elle elles ne seraient rien.
- « Que deux femmes déjà âgées.
- « Deux femmes dun certain âge.
- « Fripées par la vie. (...)
- « Sur le *chemin montant, sablonneux, malaisé.*

« Sur la route montante.

« Traînée, pendue aux bras de ses deux grandes sœurs,

« Qui la tiennent par la main,

« La petite espérance.

« Savance.

« Et au milieu entre ses deux grandes sœurs elle a l'air de se laisser traîner.

« Comme une enfant qui n'aurait pas la force de marcher.

« Et qu'on traînerait sur cette route malgré elle.

« Et en réalité c'est elle qui fait marcher les deux autres.

« Et qui les traîne.

« Et qui fait marcher tout le monde.

« Et qui le traîne.

« Car on ne travaille jamais que pour les enfants.

« Et les deux grandes ne marchent que pour la petite. »

3.3.2. — Le théoriste est le sujet vide, pauvre, fragile, sans-pensée, qui (se) tient entre l'homme et le peuple : comme la petite fille espérance, c'est pourtant lui qui tient par la main ses aînés, et les entraîne.

3.3.2.1. — Malgré sa faiblesse, son vide, sa fragilité, le théoriste est ce en vertu de quoi « une flamme percera des ténèbres éternelles » — ce en vertu de quoi le Monde repu ou affamé de mondanité sera rompu, la suffisance de sa machinerie éternitaire mise en pièces.

3.3.2.2. — Il y faut une bonne dose de haine que seul un amour rigoureux autorise : l'amour de la théorie, de la théorie seule, séparée, et partant prolétarisée et militarisée.

4. — Le théoriste dit : je suis lamant de la théorie, et le théorisme est le sujet-organon de l'amour de la théorie, la méthode amoureuse de la théorie.

4.1. — Contrairement à l'amant mondain, l'amant de la théorie met son amour (l'amour qui le tient plutôt qu'il n'est le sien) dans ce qui ne participe ni ne donne lieu à aucune pratique, à aucun faire-monde.

4.1.1. — La conséquence, c'est que l'amour de la théorie est un amour qui ne se *fait* pas.

4.1.2. — Mieux : c'est un amour qui a vocation à *détruire réellement la pratique*.

4.2. — Y convoquer, étant entendu que la pratique est la matrice du Monde et de toute maîtrise (quelles qu'en puissent être les modalisations), ce n'est rien moins que convoquer à la rébellion la plus intransigeante ou la moins conciliatrice, transactionnelle ou dialectique qui soit, cela même qu'épingle l'énoncé « rébellion qui n'est pas du semblant ».

4.3. — En prendre le risque ne tolère aucune réserve puisque la topologie des positions de repli n'est rien que la description de la pratique-monde à quoi, justement, on se rebelle.

5. — Le théoriste dit : deux postures de pensée non spontanément mondaines mais pour autant résolument *pratiques* ont rapport aussi aigu qu'ambigu à la théorie ou à l'amour.

5.1. — Le praticien indifférent de la théorie est le *théoriciste*, soit au sens le plus vague qui ne nous intéresse en rien : le philosophe idéaliste, soit au sens précis qu'il convient de donner au vocable : le non-philosophe en général et François Laruelle, qui en a inventé la posture autonome et ne cesse depuis lors d'en déployer plus avant les effets, au premier chef.

5.2. — Celui qui se rend aveugle à toute transcendance en écrasant sur elle-même (fût-elle celle, immanente en dernière instance, de la théorie) est le *therroriciste*, soit le tenant de la philosophie de l'auto-affection dont Michel Henry est la figure exemplaire.

5.3. — Théorisme, théoricisme et therroricisme, soit les termes d'une typologie déployée dans plusieurs des annonces du théorisme, s'organisent selon les règles d'une combinatoire de l'amour et de la théorie.

5.3.1. — L'amour ne se joignant qu'à lui-même écrase dans cette auto-jonction therroriciste toute transcendance, toute vision et donc toute théorie ; ne reste dès lors qu'une détermination d'unilatéralité *identitaire*, qui voue l'homme, comme amphibologie du réel, du transcendantal et de la priori, à une effectuation subjective dans l'ordre de la pure pratique (dont la charité est le modèle et l'accomplissement) : c'est l'amour les yeux fermés, selon le titre souvent cité d'un roman de Michel Henry, amour qui trouve son accomplissement — *archi-christologique* — dans la Parole de Vie de Celui qui s'est fait Chair et la donne aux hommes comme la substance et le Pain de toute Vie pour qu'ils soient sauvés du Monde (de l'horizon mondain en tant qu'horizon) et de ses paroles de mort (le logos grec réalisé et étendu sous légende du galiléisme comme négation de la possibilité même de tout Soi vivant).

5.3.2. — Lorsque c'est la théorie qui prend le pas sur l'amour, rejetant celui-ci du côté du monde par le moyen d'une élucidation radicale du réel et d'une unilatéralisation *dualitaire* de la transcendance, c'est du théoricisme qu'il s'agit, aux yeux (et aux mains apriorico-transcendantales, dites *force (de) pensée*) de quoi toute mondanité est traitable indifféremment comme matériau en vue d'une théorie non-philosophique du Monde. Il en résulte un dispositif de domination par l'homme (l'homme-en-homme plutôt que l'homme du Monde ou de quelque transcendance qu'on voudra) et de détermination universellement humaine de toute pensée, dispositif ultra-puissant quoique sans effectivité, manière donc de maîtrise sans-maîtrise étendue à tout monde et à toute région du monde possibles en tant qu'ils sont susceptibles d'être saisis dans quelque philosophème.

5.4. — Seul le théorisme tient les deux bouts, l'amour et la théorie, ne cédant ni sur l'un ni sur l'autre (ou encore ni à l'un ni à l'autre).

5.4.1. — Sur la base du réel radicalement élucidé (cet acquis *indépassable* de la non-philosophie), le théorisme ne veut ni de la pratique amphibologique et de la violence semi-

mondaine du terroricisme, ni de la force (de) pensée indifférente et négativement dominatrice du théoricisme.

5.4.2. — Il se déploie dans la guise d'une unilatéralisation *trinitaire* de la transcendance, le sujet de la théorie amoureuse et de l'amour d'la théorie étant non point *cloné* entre le réel et le Monde (ou, mieux dit, sous la constante du réel et à l'occasion de telle ou telle mondanité) mais *établi dans l'élément du réel à l'occasion de l'Ange qui sépare l'Ange et le Maître* (ou, aussi bien, du peuple qui sépare le peuple et le Maître).

5.5. — *Le théoricisme n'aime pas* (même s'il peut le cas échéant envisager de donner lieu à une science des amants) ; *le terroricisme ne voit rien* (fût-il la matrice de tant de pages éclairantes que les choses s'en trouvent au premier abord brouillées) ; *le théorisme, lui, voit en vertu de l'amour ou de la haine qui l'anime*, et il aime avec l'exactitude tranchante qu'il tient de sa vision duale et indivisible.

6. — Le théoriste dit : je suis l'homme nouveau.

6.1. — Le théoriste est établi dans l'élément de l'immanent radical que l'homme en-personne, il en est le fils transcendantal ; il est établi en-homme non comme *le* Christ mais comme *un* christ. Ou encore, mais d'une manière plus précise : le théoriste établi en-homme l'est *en tant que christ*.

6.1.1. — Pour lever certains malentendus et éviter les confusions avec Jésus-Christ (ou plutôt avec sa dogmatisation, catholique romaine, mais pas seulement), nous dirons que l'homme le théoriste est établi en tant que christo-rebelle, soit donc en tant que sujet (de) la christo-rébellion (dont *le* Christ est le premier rebelle).

6.1.2. — Le Christ-Jésus est une figure du théorisme. Ange de tous les anges, il se dit aussi bien frère du peuple (ce peuple qui, selon une belle formule de Christian Jambet, n'a pas besoin de l'Ange, puisqu'il l'est).

6.2. — Le christ du théorisme nest ni celui du non-christianisme ni celui de l'archi-christologie.

6.2.1. — C'est celui de la christo-rébellion, qui est le cœur (com)battant de la tradition gnostico-matérialiste, autrement dit de la tradition de la lutte contre la suffisance (le contentement, la satisfaction de soi se suffisant à soi-même) qu'illustrent entre autres la lutte maoïste contre l'égoïsme et la lutte rousseauiste contre l'amour-propre.

6.2.2. — Le christ du théorisme est celui qui annonce la bonne nouvelle de la théorie rigoureusement séparée de la pratique ; c'est le messie dont l'annonce en-personne est venue sans-retour de l'Ange à la théorie, c'est-à-dire pur trait de génie.

6.3. — Avec le camarade Boris Vian, le théoriste distingue d'ailleurs les génies doués et les génies pas doués. « Le génie est une longue patience », c'est une réflexion de génie pas doué.

6.3.1. — L'impatience du théoriste vient de là, elle lui vient de son génie — c'est-à-dire de quoi ? de son talent ? de son intelligence ? de sa force de travail ? Non point. Elle lui vient du vide de tout cela, qui autorise et qu'autorise son rapport à l'Ange.

6.3.2. — Impatient, génial, ou plutôt impatient en vertu de son génie, le théorisme est l'enfance de la théorie, comme on dit l'enfance de l'art. C'est la théorie directe, pauvre, armée — la théorie dont la violence et même la bêtise méthodique, contrairement à l'adulterie hégémonique, aux sagesses de la pratique-monde et au crétinisme à quoi elles sont, lune et les autres, homogènes, ne compose pas et ne craint ni le ridicule ni la mort.

6.3.2.1. — Car il ne faut pas se tromper : *le crétinisme n'exclut pas le moins du monde l'intelligence ; il s'y accomplit*. L'intelligence déteste la bêtise car la bêtise tranche, ne compose pas ; *l'intelligence, quant à elle, (comp)ose (avec) tout ; c'est même à ça qu'on la reconnaît*.

6.3.2.2. — Le théorisme, comme anti-crétinisme militant, est finalement un anti-christianisme, c'est-à-dire un anti-mondanisme puisque le monde dans lequel nous sommes depuis Paul est chrétien de part en part.

6.3.2.3. — Le théoriste, jouant le rôle de Paul auprès de la non-philosophie, est en réalité celui qui met Paul au rancart.

6.4. — Soit le quadriparti : christo-mondanisme (Paul), archi-christologie (Henry), non-christianisme (Laruelle), christo-rébellion (théoriste). Dans cette mise en place, les termes qui comptent sont le christo-mondanisme et la christo-rébellion. Ou, si mieux l'on aime : le véritable « débat » a lieu entre Paul et le théoriste, Henry et Laruelle préparant le terrain à ce dernier, et faisant diversion.

6.5. — Cette mise en place est délirante, mais dans la mesure, et dans la mesure seulement de sa *rigueur explosive*.

7. — Le théoriste dit : je suis une bombe atomique morale d'une puissance incomparable.

Gilles Grelet